

mal famés et les bouges sinistres où l'on rencontre des Sarriol ! Et, même dans ces milieux immondes, il gardait ses dehors charmants et sa tournure de gentleman...

Pendant assez longtemps Robert, tantôt l'or tintant dans ses poches, et tantôt le gousset lamentablement vide, conduisit assez adroitement sa barque pour vivre en paix avec la police.

Chose inouïe, ce bandit n'avait point de dossier !... Les banquettes graisseuses de la police correctionnelle ne le connaissaient pas !...

Un beau jour la chance tourna.

Compromis dans une honteuse affaire d'escroquerie et de chantage, il trouva moyen, il est vrai, de se soustraire aux agents chargés de l'arrêter, mais il fut condamné par défaut à trois ans de prison, sous son pseudonyme, bien entendu.

—Le pavé de Paris devient dangereux pour Robert Saulnier !... se dit-il alors, il faut que le comte de Loc-Earn repaïsse au plus vite, qu'il prenne racine dans un monde sérieux, et surtout, si faire se peut, qu'il s'appuie sur quelque chose de solide...

Au point où en était le jeune homme, un pareil résultat ne se pouvait atteindre sans de très-grands efforts.

Il éperonna son imagination féconde et lui commanda d'inventer quelque combinaison neuve, ingénieuse et hardie, qui lui permit d'exploiter le nom pur et glorieux de son père, sa principale, pour ne pas dire son unique planche de salut désormais...

L'idée lui vint de rechercher dans les journaux du temps la liste des gentilhommes compromis lors du soulèvement de la Vendée et condamnés par les conseils de guerre.

Il s'attacha surtout à relire tout ce qui avait été imprimé sur le combat de la Pénissière, où son père avait trouvé la mort.

En conséquence, pendant deux ou trois semaines, il passa ses journées entières dans un grand cabinet de lecture du Palais Royal, qui peut-être existe encore aujourd'hui, et là, comme le bon abbé Trublet il compilait... compilait, compilait.

Au moment où le nom de M. d'Auberive frappa pour la première fois ses yeux, il tressaillit et un lointain souvenir, vague et presque indistinct, surgit dans les brumes de sa mémoire.

Il lui sembla se rappeler que ce d'Auberive, il en avait entendu parler souvent aux jours de son enfance, et qu'il n'était pas seulement le compagnon d'armes, mais l'ami, l'intime ami du comte de Loc-Earn.

La mémoire, obstinément interrogée, devint obéissante. Les brouillards se dissipèrent. Le doute se changea en certitude.

Le point d'appui devait être là si M. d'Auberive existait encore. Mais existait-il ?

L'almanach Bottin répondit affirmativement à cette question et donna l'adresse du gentilhomme.

Robert courut aux informations. Elles furent précises et satisfaisantes.

Riche, infirme, isolé, le vieux chef vendéen devait avoir le culte des souvenirs. D'ailleurs on n'oublie pas facilement le compagnon de sa jeunesse, l'homme dont on serrait la main et qu'on a vu tomber près de soi, frappé d'une balle, martyr d'une cause sainte à laquelle on offrait sa vie comme lui...

Arriver à M. d'Auberive semblait possible et l'était assurément pour qui s'appelait Robert de Loc-Earn ; mais les déceptions et les trahisons dont ils ont été souvent témoins et parfois victimes rendent les vieillards ombrageux...

Comment, du premier coup, capter la confiance de celui-ci ? Comment s'emparer si complètement de lui, l'envelopper dans les mailles invisibles d'un filet si bien tendu, que l'ombre du plus léger doute ne pût même pas venir effleurer sa sérénité ?

Par quelle manœuvre incomparablement habile, par quel chef-d'œuvre de diplomatie arriver à se faire tout offrir, en ayant, à l'avance, l'air de tout refuser ?

Robert se mit au travail, et le résultat de ce travail fut une scène de comédie.

Nous avons vu le jeune homme jouer cette scène, nous savons avec quel talent, et aussi avec quel succès !...

## II

Le but que se proposait Robert de Loc-Earn, en s'introduisant dans la maison du vieillard quatre ou cinq fois millionnaire dont il captait la confiance, était indiqué si clairement par le passé du hardi coquin que toute explication à ce sujet nous paraît superflue.

Mais le jeune homme, visant aux résultats grandioses, devait trouver indigne de lui de mettre la main sur une partie de la fortune de son hôte, pour peu qu'il semblât possible de s'approprier, par un coup d'audace, cette fortune tout entière.

Aussi Robert ne tarda-t-il guère à entrevoir une spéculation splendide dont les résultats, en cas de succès, seraient de nature à donner le vertige aux plus ambitieux.

Il s'agissait tout simplement d'épouser Henriette, fille unique et par conséquent unique héritière, et de devenir ainsi le seul maître des millions de M. d'Auberive.

Dévoiler ses projets, formuler une demande catégorique, serait folie, se dit Robert, aussi longtemps que vivrait le vieillard.

L'ex-partisan vendéen aimait son enfant plus que tout au monde, et, quand l'avenir et la bonheur de cette enfant se trouveraient en jeu, il ne recommencerait pas sans doute l'imprudence qu'il avait commise en admettant dans l'intimité de son logis le comte de Loc-Earn.

On a beau pousser la confiance jusqu'à l'aveuglement, on s'inquiète du passé d'un futur gendre beaucoup plus que de celui d'un simple commensal, et nous savons que Robert avait les meilleures raisons du monde pour redouter le résultat de certaines investigations rétrospectives.

Il suffirait, en effet, d'une lettre adressée à l'un des signataires des pompeuses attestations produites par le jeune homme pour que la vérité se fit jour aussitôt.

Donc il fallait attendre.

Mais il était matériellement impossible que M. d'Auberive vécût longtemps.

La paralysie faisait des progrès. D'un jour à l'autre une dernière attaque viendrait foudroyer le vieillard.

Robert résolut en conséquence d'appeler à son aide la patience et la prudence, ces deux puissants auxiliaires des entreprises bien conduites, de se faire aimer de la jeune fille et de mettre Henriette dans l'impossibilité de songer à une autre union, en lui faisant promettre de l'épouser et même de l'épouser secrètement, si elle voulait consentir à se marier avec lui.

Le dangereux aventurier, tenant par-dessus tout à mériter le titre de parfait gentleman, avait lu beaucoup, se proposant d'acquérir par ses lectures la connaissance approfondie du monde aristocratique fermé pour lui, mais où il espérait bien entrer un jour triomphant.

Il savait par cœur un livre célèbre et presque classique, *le Rouge et le Noir*.

Il s'avouait avec confiance qu'il était tout aussi beau et certainement beaucoup plus habile que le héros du roman de Stendhal, et que mademoiselle d'Auberive, enfant candide et simple, vivant dans une solitude absolue, privée de tout plaisir, loin de toute distraction, serait bien autrement facile à charmer que mademoiselle de La Môle, lancée dans un monde brillant, entourée, fêtée, courtisée, très-vaine, très-capricieuse et point naïve.

Il se mit tout d'abord à étudier Henriette et il surprit dans ses regards quelque chose de singulier, dont il s'étonna et dont il se promit de connaître la cause.

Un espionnage soutenu lui fit découvrir que la lampe de mademoiselle d'Auberive restait allumée chaque nuit jusqu'à des heures invraisemblables.

Que faisait la jeune fille dans la solitude de sa chambre virginale ?...

Robert, espionnant plus que jamais, trouva le secret de l'armoire aux livres ; il crocheta la porte de cette armoire, il explora son contenu, et il se dit avec une joie sans mélange que